

# Le Samedi

VOL. IV — NO. 24

MONTREAL, 19 NOVEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.60  
LE NUMERO 5 CTS



Le prochain quadrille, s'il vous plaît ?

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 19 NOVEMBRE 1892.



Un homme peut toujours dire ce qu'il aurait fait à la place d'un autre ; mais cet autre n'est jamais prêt à le croire.

Certains philosophes prétendent qu'en fermant les yeux, nous entendons mieux. Ce doit être pour cela que l'on voit tant de yeux fermés pendant les sermons.

Réflexions d'un paysan qui traverse l'océan pour la première fois : " Votre capitaine ne connaît certainement pas son affaire ; pourquoi ne prend-il pas un sillon et n'y reste-t-il pas ? Il en sort tous les cinq minutes. "

La langue française possède 250,000 mots. Nous avons entendu une femme les prononcer tous l'autre dimanche, lorsqu'en revenant de l'Eglise, elle s'aperçut que la pancarte " *A moitié prié* " était encore attachée sur son chapeau neuf.

Un vieux monsieur voulant retirer une expression blessante, s'exprimait ainsi : " Monsieur oubliez ce que j'ai dit ; il n'y a pas de ma faute. J'ai eu la malchance de perdre mes dents de devant, et c'est par là que les mots s'échappent sans que je puisse les arrêter. "

Un individu qu'une mendicante suit, met la main dans sa poche. Celle-ci le voyant faire lui murmure : " Que les bénédictions du ciel vous suivent tous les jours de votre vie (*Ici l'individu retire son mouchoir et s'en sert*) vous suivent tous les jours de votre vie, et ne vous attrapent jamais. "

## LE GRAND OBSTACLE

*Le chef des jurés, (impatience).*—Tous les autres jurés s'accordent, il n'y a que vous ; je suis certain que vous diriez comme nous, si vous aviez pour deux sous d'intelligence.

*Le juré obstiné.*—C'est là l'embarras, j'en ai pour plus de deux sous.

## LA NÉGLIGÉE

Les grands appartements qu'elle habite l'hiver  
Sont tièdes. Aux plafonds, légers comme l'éther,  
Planent d'amoureuses peintures.  
Nul bruit ; partout les voix, les pas, sont assoupis  
Par la laine opulente et molle des tapis  
Et l'ample velours des tentures.

Aux fenêtres, dehors, la grêle a beau sévir,  
Sous ces balles de glace à peine on sent frémir  
L'épais vitrail qui les renvoie ;  
Et la neige et le givre aux glaciales fleurs  
Restent voilés aux yeux sous les chaudes couleurs  
Des longs rideaux brochés de soie.

Là, dans de vieux tableaux, le ciel vénitien  
Prête au soleil de France un effluve du sien,  
Et sur la haute cheminée,  
Dans des vases ravus en Grèce à des autels,  
Des lis renouvelés qu'on dirait immortels  
Ne font qu'un printemps de l'année.

Sa chambre est toute bleue et suave ; on y sent  
Le vestige embanné de quelque oiseau absent  
Dont l'air a gardé la mémoire ;  
Ses genoux, pour prier, posent sur le satin,  
Et ses aïeux tenaient d'un maître florentin  
Son crucifix de vieil ivoire.

Elle peut, lasse enfin des salons somptueux,  
Goûter de son boudoir le jour voluptueux,  
Où sommeille un vague mystère ;  
Et là ses yeux levés rencontrent un Watteau  
Où de sveltes amants, un pied sur le bateau,  
Vont appareiller pour Cythère.

L'hiver passe, elle émigre en sa villa d'été.  
Elle y trouve le ciel, l'immense aménité  
Des monts, des vallons et des plaines ;  
Depuis les dahlias qui bordent la maison  
Jusques au dernier flot des blés à l'horizon,  
Elle ne voit que ses domaines.

Puis c'est la promenade en barque sur les lacs,  
La sieste à l'ombre au fond des paresseux hamacs,  
La course aux prés en jupes blanches,  
Et le roulement doux des calèches au bois,  
Et le galop, voilette au front, baline aux doigts,  
Sous le mobile arceau des branches ;

Et, par les midis lours, les délices du bain :  
Deux jets purs inondant la vasque dont sa main  
Tourne à son gré les cols de cygnes,  
Et le charme du frais, suave abatement [mant,  
Où, rêveuse, elle voit sous l'eau, presque en dor-  
De son beau corps trembler les lignes.

Ainsi coulent ses jours, pareils aux jours heureux ;  
Mais un secret fardeau s'appesantit sur eux,  
Ils ne sont pas dignes d'envie.  
On lit dans son regard fiévreux ou somnolent,  
Dans son rare sourire et dans son geste lent,  
Le dégoût amer de la vie.

Oh ! quelle âme entendra sa pauvre âme crier ?  
Quel sauveur magnanime et beau, quel chevalier,  
Doit survenir à l'improviste,  
Et l'enlever en croupe et l'emporter là-bas,  
Sous un chaume enfoui dans l'herbe et les lilas,  
Loin, bien loin de ce luxe triste ?

Personne. Elle dédaigne un criminel espoir,  
Et se plaît à languir, en proie à son devoir.  
Morte sous ses parures neuves,  
Elle n'a pas d'amour, l'honneur le lui défend ;  
Misérablement riche, elle n'a pas d'enfant ;  
Elle est plus seule que les veuves.

SULLY PRUDHOMME.

## L'ÉCONOMIE DE BIEN DU MONDE

*Madame Crève-faim.*—Mon cher, tu n'es pas juste ; tu veux que nous pratiquions l'économie, et voilà que tu t'es commandé un habit de vingt-huit piastres.

*Monsieur Crève-faim.*—Si c'avait été dans les petits prix, je n'aurais pas eu de prétexte pour ne pas le payer.

## LE NEC PLUS ULTRA

*Laure.*—M'aimez-vous réellement, Alfred ?  
*Alfred.*—Vous savez bien que je vous aime, Laure ; mais, dites-moi, pourquoi me posez-vous cette question si souvent ?

*Laure.*—J'ai lu un livre intitulé " Le catéchisme de l'amour " et je voudrais savoir si jamais vous finirez par dire les mots mêmes de l'auteur.

## FAUT PAS TROP EXIGER

*La dame.*—Comment Marie, je vous avais donné la permission de sortir pour deux heures environs, et vous en avez pris quatre.

*Marie, (la servante).*—Mais madame sais bien que j'ai mal à une jambe et que je ne marche que la moitié de ma vitesse.

## LA BELLE QUESTION

*Elle.*—Le journal dit que le juge a réservé sa sentence ; moi, je ne comprends pas que les juges réservent toujours leur sentence jusqu'au lendemain.

*Lui.*—C'est tout juste ; ils veulent avoir le temps de consulter leur femme.

## CE QU'IL Y AVAIT

*Le père.*—Dis-moi ce que signifient ces rumeurs, y a-t-il quelque chose entre toi et Albert ?  
*Emméline.*—Oui papa, il y a toi.

## QUELQUE CHOSE D'APPROPRIÉ

*Louise.*—Je ne vois pas ici de chapeau qui aille à ma tête. Que me proposes-tu ?

*L'amie.*—Quelque chose de léger !

## RECHERCHÉS DE LA PARENTÉ

*Le petit cousin.*—Tu sais, mon oncle Pierre, c'est mon oncle à moi.

*La petite cousine.*—C'est le mien aussi.

*Le petit cousin.*—Bien non, ce n'est pas ton oncle, puisque je suis venu au monde avant toi.

## IL NE TIRE PAS EN ARRIÈRE

*Cécile.*—Pour prouver que vous m'aimez, quelle habitude allez-vous mettre de côté lorsque nous nous marierons ?

*Alphonse.*—Mon habitude de vieux garçon.

## CHACUN SON TOUR

*Le jeune musicien.*—Eh bien ! docteur, que pensez-vous de mes compositions ?

*Le médecin.*—Je pense qu'on les jouera quand Beethoven, Schubert et Wagner seront oubliés.

*Le jeune musicien, (se rengorgeant).*—Vraiment ?

*Le médecin.*—Oui, mais pas avant.

## CALCUL MENTAL

*Madame Plumelégère.*—Trente piastres pour cette petite poésie, combien as-tu pris de temps à la composer ?

*Monsieur Plumelégère.*—Une couple de jours.  
*Madame Plumelégère.*—Ça fait quinze piastres par jour ; quatre-vingt-dix par semaine ; trois cent soixante par mois. Douze fois trois cent soixante, ça fait quatre mille trois cent vingt piastres par année. N'est-ce pas que nous aurons une voiture ?

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

A la chambrée :  
 — Vous me ferez deux jours de consigne.  
 — Mais, brigadier...  
 — Pas d'observation ! Ça vous apprendra à empoisonner vos punaises.  
 — Mais, brigadier...  
 — Pas d'observation ! Si toute la chambrée en faisait autant...  
 — Eh bien ?  
 — Il ne resterait plus que moi pour les nourrir.

Propos de fumeur en wagon :  
 — La fumée du tabac ne vous gêne pas, jeune homme ?  
 — Pardon, Monsieur, ça me fait mal à la tête.  
 — Eh bien, croyez-moi, ne fumez jamais.

Au passage :  
 — Avec quoi, cuirassier Le Ploïc, que vous vous purgez désormais.  
 — En ma qualité de breton et de royaliste, je me purge avec de l'huile d'Henri-cinq nonobstant... Et vous, *maréchal-gis*, parlant inférieurement ?  
 — Moi, cuirassier, comme je reste fidèle à mon empereur, je me purge avec de l'Austerlitz !

A la correctionnelle.  
 — Alors, dit le président au prévenu, vous vous vantez de commettre un vol avec une remarquable dextérité.  
 — Aussi bien que personne ici !  
 Puis il ajouta courtoisement :  
 — Soit dit sans vous offenser.

— D'où vient ce désaccord entre votre femme et vous ?  
 — C'est que nous avons absolument le même caractère...  
 — Eh bien alors ?  
 — Elle veut commander : et moi aussi !

Sur la plage :  
 Il fait un vent à décorner Ménélas, les vagues escaladent les rocs, l'écume fleurit de sa neige le sommet de la grève, les cabines des baigneurs vont être emportées.  
 — Ce vent nous réserve la reproduction d'un tableau fameux, dit quelqu'un.  
 — Et duquel, je vous prie ?  
 — Parbleu ! l'Enlèvement des Cabines.

Au banquet de distribution de prix :  
 Le maire, à l'instituteur :  
 — Goûtez-moi ce vin, c'est un nectar.  
 L'instituteur : Monsieur le maire, quand on parle de liquide, on dit un hectolitre.

Champoireau a osé dire que les grenouilles, par leur silence ou leurs coassements, annonçaient la pluie ou le beau temps.  
 Il entre au restaurant et demande qu'on lui serve des grenouilles.  
 On lui répond qu'il n'y en a pas d'accommodées.  
 — C'est bien fâcheux, réplique Champoireau ; je pars tout à l'heure en voyage, et j'aurais voulu emporter avec moi quelque chose qui me donnât les signes du temps !

Fable fin de siècle :

Un jeune homme s'étant à la Bourse endetté,  
 Son père contre lui se mit fort en colère,  
 Et chacun lui tourna le dos.

Moralité :

On peut mécontenter tout le monde et son père.

CHINOISERIE



I  
 Les hasards du restaurant.



II  
 Fumisterie d'un farceur.



III  
 — Ah ! s'écrie-t-elle, mes cheveux qui tombent !



IV  
 — Heureusement que personne n'a eu le temps de voir !



V  
 — Très bien.



VI  
 Discussion, où il ne s'agit pas de fendre des cheveux en quatre.



VII  
 Dos à dos, chaque partie payant ses frais.

On plaisantait l'autre jour, le statuaire L... dont le nez est rubicond :  
 — Ce n'est pas en suçant de la glace que votre nez a rougi comme ça.  
 — Hélas ! non. Et cependant, pendant près de deux ans, je n'ai bu que du lait.  
 — Deux ans ?  
 — Oui, murmure Z..., pendant qu'il était en nourrice.

Dialogue entre deux petites filles.  
 — Ma tante Armandine a de bien plus beaux cheveux que ta maman, et elle en a beaucoup plus.  
 — Ah ! non, par exemple, ceux de maman traînent jusqu'à ses jambes.  
 — Qu'est-ce que c'est que ça ! ceux de maman traînent dans tous les coins.

Le syndic d'une faillite dresse l'inventaire du failli.  
 Le syndic, à son employé.— Inscrivez une bouteille de Porte.  
 L'employé, débouchant et flairant la bouteille.  
 — Mais c'est du Marsala.  
 Dix minutes après :  
 Le syndic.— Inscrivez une bouteille vide.

Il y a des portières qui ont de l'esprit.  
 Rapineau loue hier un appartement et il remet cinquante centimes d'arhes à la concierge.  
 Celle-ci, furieuse :  
 — Pardon, Monsieur, pardon... je vous ai dit que nous n'admettions pas de chiens dans la maison.

Un mot de l'aveugle du pont des Arts.  
 Il est absolument authentique.  
 Un monsieur charitable vient de déposer son obole dans la casquette du bonhomme :  
 — Vous avez là un bien beau chien, fait tout à coup le monsieur charitable ; voulez-vous me le vendre ?  
 — Vous le vendre ! s'écrie le pauvre diable, mais, mon bon Monsieur, je tiens à ce chien comme à la prunelle des mes yeux !

Monsieur s'est aperçu que Joseph fume ses meilleurs cigares, et il lui en fait l'observation :  
 — Que Monsieur ne m'en veuille pas, répond Joseph. Je suis membre de la Société contre l'abus du tabac, et j'aime tellement Monsieur que je fume ses cigares les plus dangereux pour qu'il ne s'en trouve pas mal.

Il pleut à torrents.  
 — Julie ! crie madame à sa femme de chambre, courez vite chez la modiste, vous lui direz de ne pas oublier mon chapeau.  
 — Puis-je amener Azor, Madame ?  
 — Êtes-vous folle, Julie ? Vous ne voyez donc pas qu'il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors ?...

Chez le juge d'instruction.  
 — Enfin, d'après tout ce que je vois, bien que vous disiez toujours : " Nous autres travailleurs, " vous n'avez pas de métier, vous ne travaillez jamais.  
 L'inculpé, indigné :  
 — Si je travaillais, est-ce que j'aurais le temps de représenter convenablement les travailleurs ?

Un monsieur distrait.  
 — Ah ! mon cher ami, que je suis heureux de vous rencontrer ! Vous voici donc revenu dans nos parages. Et comment allez-vous ?  
 — Très bien, je vous remercie.  
 — J'en suis bien aise, mon cher Durand.  
 — Pardon, vous confondez, sans doute ; je m'appelle Dupond.  
 — Ah ! vous êtes... parfaitement... Je ne sais où j'avais la tête, Parbleu ! je vous reconnais bien, Dupont. Et vous allez bien aussi, vous ?

## SOMMEIL RÉPARATEUR



I  
Rodepoutout. — Fichtre ! Voici un petit tonneau exactement bâti sur ma soif.



II  
— Si je les mettais ensemble !



III  
— Ha !!! C'est le paradis tout recopié.



IV  
— Christ ! Je ne pensais pas que ça montait si vite à la tête.

## FAUT PAS JOUER AU MORT

Quand on apprit la mort de M. Mathias, ce fut, dans la petite ville de Lyre-sur-ys, une surprise générale. Un homme de quarante-cinq ans à peine, robuste, droit comme un I, et qui — voyez la malchance — avait épousé, il y a de cela trois ans à peine, une jeune fille de vingt ans, la propre nièce du receveur des contributions, une femme charmante, et qu'il aimait comme un fou !

Naturellement, M. Mathias, étant mort, passait maintenant pour avoir eu de son vivant toutes les vertus. Il eût fait beau le traiter, comme naguère, d'usurier ! Qui se serait imaginé de rééditer certaine histoire relative à ce fameux marié, et qui n'était guère à son honneur ; qui même eût rappelé la terreur vague qu'inspirait ce grand bonhomme aux allures sournoises, riche et avare, et qui occupait, disait-on, ses loisirs, à manipuler un tas de drogues vénéneuses, qu'il expérimentait sur des chiens ? Il était bien question de cela ! Il était mort, paix à son âme.

Du reste, en y réfléchissant de plus près, cette mort était-elle si extraordinaire ? Évidemment, M. Mathias avait des pressentiments. N'avait-il pas fait construire tout dernièrement, par des ouvriers appelés exprès de Paris, la chapelle de famille qui attendait au cimetière ses restes mortels ? De plus, depuis quelque temps, on avait constaté qu'il paraissait inquiet. Il rôdait autour de sa propre maison, comme s'il eût redouté des voleurs mystérieux. Il séquestrait sa femme, il s'enfermait pendant des semaines entières dans le laboratoire dont la cheminée flambait la nuit. — Prodiges d'un accident cérébral ! disait d'un air entendu le docteur Labarre, qui avait conclu à une apoplexie foudroyante.

Bref, on avait fait à M. Mathias des obsèques magnifiques. Le tiers de la population l'avait accompagné à sa dernière demeure ; et quelques yeux s'étaient mouillés, alors qu'on avait descendu dans la crypte de la chapelle funéraire le cercueil de chêne, vrai monument, où deux hommes de sa taille auraient dormi à l'aise.

On s'en revint en se demandant ce que deviendrait la veuve de M. Mathias.

\* \* \*

Or, la vérité, c'est que M. Mathias n'était pas mort.

Deux heures après la cérémonie, on aurait pu voir ceci, dans le sous-sol où la bière avait été descendue.

Deux petits bruits secs avaient résonné comme le déclin d'un ressort, et le cercueil s'était ouvert comme une armoire, M. Mathias s'était mis sur son séant, se détirant comme un homme qui s'éveille. D'une ouverture grillée, ménagée dans la paroi supérieure, un rayon de lumière tombait. M. Mathias s'était levé tout à saut, frottant lentement ses yeux un peu ankylosés.

En somme, il se sentait très bien, très confortable. La dose de narcotique qu'il avait absorbée, après l'avoir soigneusement mesurée, avait justement produit l'effet désiré. On l'avait cru mort, on l'avait enterré, tout était pour le mieux.

De longue date, M. Mathias avait pris toutes ses précautions. Le fond du caveau était machiné très intelligemment. Il y avait là des vêtements convenables, des provisions de bouche, quelques bouteilles de bon vin, tenues très fraîches, comme chacun peut le supposer, et comme rien ne creuse plus l'estomac qu'un enterrement, — voire même le sien, — M. Mathias, commodément assis sur son cercueil, cassa une croûte, en buvant à l'avenir.

Car il est temps de dire pourquoi M. Mathias était là, à six pieds sous terre, de sa propre volonté.

Il voulait jouer un tour à sa femme. A quarante ans, M. Mathias, ancien pharmacien, enrichi par des pilules antispasmodiques, s'était épris de la charmante Anne Piédefer, nièce du receveur de Lyre sur Ys. Il s'était nettement proposé à la jeune fille, qui, non moins nettement, l'avait refusé, ce qui l'avait rendu amoureux comme un imbécile... pardon ! comme un homme de quarante ans, qui s'avise d'être amoureux. Etant de nature déshonnéte, il avait enserré le receveur dans des trames si habiles, que le malheureux, au bout d'un an, sachant que la caisse gouvernementale n'était plus intacte, songea sérieusement au suicide. Alors, M. Mathias apparut en sauveur et posa ses petites conditions. La nièce se sacrifia pour l'oncle qui lui avait tenu lieu de père, et cela malgré des liens très étroits avec un clerc du notaire de la ville voisine. Victime douloureuse, Anne devint madame Mathias.

Elle avait toujours été bonne pour lui. M. Mathias, se rendant justice, avait la conviction qu'elle le haïssait, et il avait voulu voir quelle impression sa mort ferait sur sa chère moitié.

Alors, cette idée lumineuse avait surgi dans son cerveau : simuler un voyage, non pas à Versailles ou au Havre, mais un voyage beaucoup plus long et dont le retour paraîtrait beaucoup plus difficile.

Et il reviendrait, très vivant, une de ces nuits, et jugerait par lui-même.

Il s'était donné trois jours et pensait à tout cela, satisfait, en se recouchant confortablement dans son cercueil.

\* \* \*

Le troisième jour venait de finir, M. Mathias se sentait impatient. Il attendit que l'horloge du cimetière sonnât onze heures, c'était le moment.

Le plan était bien combiné. Les murs du cimetière touchaient à sa propriété. Il y avait là de quoi s'habiller tout en noir, en pharmacien spectral. Il s'envelopperait du suaire dans le cimetière seulement, respect de la couleur locale. Une fois le mur franchi, il irait tout droit à sa femme. Il verrait bien !

M. Mathias fit sa toilette, puis, tout étant disposé *ad hoc*, il fit basculer la pierre tombale, grimpa dans la chapelle supérieure, ouvrit la porte et se trouva dehors, son suaire sur son bras.

Une fois dans l'allée, il déploya le vaste drap blanc et le lança en rond pour se l'appliquer aux épaules. Mais les plis étaient lourds, il manqua son coup et dut recommencer.

— Attendez ! dit une voix derrière lui, je vais vous aider.

\* \* \*

Il faudrait jamais ne s'être trouvé à minuit essayant de mettre son suaire, dans un cimetière, pour ne pas comprendre combien cette surprise était désagréable.

Celui qui parlait était le gardien du lieu, le père Grimbot, un original, très connu aux cabarets d'alentour. Il s'était approché de M. Mathias et, le regardant sous le nez, avait dit :

—Comment, c'est vous, monsieur Mathias !... Déjà !...

M. Mathias, assez embarrassé, essayait de s'entortiller, pensant qu'une apparence sinistre le débarrasserait de cette fâcheuse rencontre. Mais point. Grimbot lui donnait bénévolement un coup de main et arrangeait le linceul à la bonne mode.

—Je sors de la tombe... commença M. Mathias d'une voix sépulcrale.

—Je le vois bien, interrompit Grimbot. Vous êtes bien plus pressé que les autres.

M. Mathias n'écoutait pas. Maintenant, il marchait à grandes enjambées, sur la pointe des pieds, en fantôme.

Grimbot marchait à côté de lui, continuant : —Oui, les autres, ça ne les prend pas tout de suite. Seulement au bout d'un mois ou deux.

M. Mathias se retourna brusquement, agitant ses deux bras :

—Va-t'en, sacrilège ! Va-t'en !

—Allons ! Allons ! fit Grimbot devenu paternel. Je ne vous gêne pas... Vous avez voulu vous promener un peu... comme les camarades.

M. Mathias, troublé, allait droit devant lui, dédaignant de répondre. Il apercevait dans l'ombre la porte du cimetière. Homme de précaution, il avait quelques louis dans sa poche.

—Pas de phrases ! dit-il en tendant deux pièces d'or à Grimbot ! La clef !

Grimbot recula d'un pas :

—La clef ! tu veux sortir ! (il devenait familier !) En voilà une fantaisie ! Ah ! mais, pas de ça...

—Quatre louis ! gémit Mathias.

—Tu sais, toi, reprit Grimbot, ne recommence pas ou je cogne. Que tu sortes de la chapelle, que tu te promènes, je ne m'y oppose pas. Les autres aussi sortent.

—Les autres ! qui, les autres ?

Grimbot eut un geste large :

—Les morts, donc !

—Les morts !... qu'est-ce qui te parle des morts ? Je suis vivant, moi.

—Ouais ! la plaisanterie est forte ! mais, tiens, je suis un brave homme... Viens prendre un verre.

Sa main s'abattit comme une pince sur le poignet de M. Mathias, qu'il entraîna jus qu'au petit bâtiment où il logeait. Il le poussa dans une pièce du rez-de-chaussée.

M. Mathias était abasourdi littéralement. Grimbot avait poussé la porte, pris une bouteille sur un pressoir, et ayant rempli deux verres, avait levé le sien en disant :

—A la vôtre, M. Mathias !

\* \* \*

—Ecoute-moi, mon brave, dit M. Mathias. Tu veux plaisanter. Seulement, il y a temps pour tout. Tu sais très bien que je suis vivant. Pour des raisons personnelles, je me suis laissé enterrer. Mais j'ai besoin de sortir pour affaires graves. Je te paierai bien, sois tranquille...

Tandis qu'il parlait, Grimbot avait lentement tourné autour de sa table et était venu s'adosser contre la porte.

—Tu causes bien, ricanait-il. Ah ! tu es vivant ! Tu n'es pas le premier qui m'ait dit ça. J'en entends de si drôles. Vois-tu ! j'aime mes subordonnés. Toutes les nuits, il y en a un ou deux qui viennent prendre un verre sans façon. Hier c'était le notaire, tu sais bien, Radel, un voisin... celui qui a la tête brisée. Avant-hier, c'était madame Claudin, une belle femme ! Je suis bon drille, je leur laisse prendre l'air toute la nuit, je fais un bout de causette... mais les laisser sortir ! ça serait du propre !

M. Mathias devenait hagard. Grimbot parlait avec un sang froid parfait en fonctionnaire responsable.

Il était de taille moyenne, trapu, avec des

SOMMEIL RÉPARATEUR. (Suite)



V

—Ce devait être de l'absinthe. Il paraît que ça ôte la vue.



VI

—Je m'agenouille....



VII

—... au pied de mon lit



VIII

(Le lendemain.)

—Encore ma pauvre tête qui me fait souffrir, et pas le moindre remède en vue !

mains de gorille, Ses yeux étaient noirs, brillants... M. Mathias eut un frissonnement. Cet homme était fou !

Oui, c'était bien cela. Il avait des visions. Il croyait son cimetière peuplé de revenants ; il vivait dans un monde fantastique créé par son imagination d'ivrogne. Et il confondait ! oui, parole d'honneur, il confondait !

M. Mathias se mit à parler, à plaider, à promettre à supplier. Comment ! le bon, l'intelligent Grimbot pouvait le prendre pour un vrai mort ! Il éclata de rire...

—Assez ! fit Grimbot d'une voix brève. Tu n'es pas raisonnable, faut rentrer !

—Rentrer ! où ça ?

—Chez toi, donc ! à l'angle de la troisième division...

—Dans le tombeau ! Jamais !

—Tu ne veux pas ! Une fois ! Deux fois !

M. Mathias vit frissonner les mains énormes. Il eut peur, regarda autour de lui, cherchant une issue. Une seule. La porte, et devant, Grimbot

arc-bouté. Tant pis, il fallait passer à tout prix, il se rua, criant...

Grimbot, posément, avait avancé sa main ouverte dans laquelle s'encastra la gorge de son agresseur. M. Mathias eut un hoquet et essaya de se débattre. La grille serra. M. Mathias s'affala, suspendu à bout de bras. Il gigota encore un peu, puis resta immobile.

Grimbot, qui en avait vu bien d'autres, le jeta sur son épaule et l'emporta de son pas digne et lent de gardien fidèle, jusqu'à la chapelle, le jeta dans la crypte, fit basculer la pierre d'un coup de pied, ferma la grille et reprit sa promenade à travers les tombes, maugréant :

—A-t-on jamais vu ! Sortir ! Et ma place !...

\* \* \*

C'est ainsi que la veuve de M. Mathias put épouser celui qu'elle avait toujours aimé.

## LANGAGE CHIATÉ



Passante. — Comment est votre mari, après sa chute ?  
 Madame Fort-enquente. — Très mal, merci ! Il est encore à l'hôpital dans une condition précoce.

## LES GAÏETÉS DU WAGON

L'HOMME QUI A PERDU SA FEMME ET SA MONTRE

Quand le gaillard monta dans notre wagon, il me sembla bien qu'il n'était pas précisément à jeun ; mais qu'y faire ? Puisqu'on l'avait laissé passer, c'est que son état avait été jugé sans inconvénient pour les autres voyageurs ; et puis, il avait l'air bon enfant et semblait appartenir à la variété des pochards rioux.

— Salut, la compagnie, fit-il en trébuchant sur la bouillotte.

Tendant la main par un mouvement instinctif, je le préservai d'une chute.

— Tiens, vous êtes un bon zig, vous, me dit-il, ces machines-là c'est embêtant comme tout ; si encore il y avait du vin chaud dedans, hein ? au moins ce serait utile. Mais bah ! les compagnies sont trop chiches. Merci tout de même ; sans vous je piquais une tête soignée ; aussi je veux m'asseoir, à côté de vous.

Et de fait il se laissa tomber sur la banquette, un peu trop contre moi, à mon avis. Je me reculai légèrement pour lui faire place ; il ne parut pas s'en apercevoir, et, me tapant consciencieusement sur le genou, il reprit :

— Alors, nous allons loin, comme ça ?

— Non ; je vais jusqu'à Amiens seulement.

— Tiens ! c'est comme moi ; vous êtes d'Amiens ? Je ne connais pourtant pas votre binette.

— On ne peut pas connaître toutes les binettes, répondis-je ; et puis, non, je ne suis pas d'Amiens.

— Faut pas faire le dégoûté ; ceux qui sont d'Amiens valent bien les autres ; j'en suis moi, d'ailleurs.

— Je ne médis nullement des Amiénois.

— Alors, pourquoi dites-vous d'un air de mépris : je ne suis pas d'Amiens ?

— Il n'y a eu aucune intention méprisante dans ma réponse : vous m'avez demandé si j'étais d'Amiens ; je vous ai répondu non, ne pouvant pas dire autre chose.

— Comme ça, on n'aurait pas le droit de demander à un particulier de quel pays il est ?

— Je ne prétends pas cela.

Le compagnon, s'adressant aux autres voyageurs :

— Voyons, dites la coterie, ai-je été impoli ?

— Non ! firent les assistants en cœur.

— Là, vous voyez bien, mon bonhomme ; je suis tout aussi bien élevé que vous.

— Je ne le conteste nullement.

Comme l'individu me parlait d'un peu près et qu'il m'envoyait un souffle panaché de pipe et d'absinthe, je me levai et fus m'asseoir sur la banquette en face. L'homme me regarda de travers :

— Ma blouse vous offusque, Monsieur ! sachez que c'est la blouse d'un honnête homme et que, dans mon armoire, j'ai des effets tout autant que vous.

— Je n'en doute aucunement ; je n'ai changé de place que parce que je me trouve incommode de voyager à reculons.

— Ah ! c'est donc ça qui me rend tout drôle aussi ? Je suis absolument comme si j'avais bu ; vous avez eu une bonne idée.

Et l'importun vint s'affaler de nouveau à côté de moi. Décidément, je jouais de malheur.

Tout à coup, se penchant vers moi, il me dit d'un ton confidentiel :

— Je viens de courir

après ma femme.

— Bah ! répliquai-je, elle a donc voulu vous quitter ?

— Me quitter... me quitter... c'est-à-dire que je ne lui ai pas mâché qu'elle pourrait ficher son camp quand elle voudrait, et que ce serait un fameux débarras pour moi.

— En ce cas, son départ a dû vous faire plaisir et je suis étonné que vous ayez couru après elle.

— Ah ! voilà : elle a emporté ma montre et ma bourse.

— Je comprends ; cela vous a été sensible.

— Là, vous pouvez le croire.

— Et l'avez-vous trouvée ?

— Non ; c'est-à-dire, si ; elle était chez son frère ; quand je me suis présenté, c'est lui qui m'a reçu ; il faut vous dire que c'est un ancien garibaldien, une vraie pratique ; il est venu sur pas de la porte en me disant :

— Tiens, c'est vous, frérot, quelle chance de vous voir ! mais, en même temps, il balançait une badine grosse comme un manche à balai. Moi, qui me présentais poliment, ça m'a vexé.

— Cela ne me surprend point.

— N'est ce pas ? quand on est convenable, on aime bien que les autres vous rendent la pareille. J'ai tout de même dit :

— Phémie est-elle là ?

— Ça ne vous regarde pas, qu'il m'a pas répondu. Et vous savez, d'un ton tout à fait grossier ; en même temps il faisait le moulinet avec son bâton, si maladroitement que j'ai dû me reculer pour n'avoir pas le nez enlevé. Je repris malgré ça :

— Je voudrais bien avoir ma montre.

— Votre montre ? Elle est chez l'horloger.

— Chez l'horloger ?

— Pardi ! ce n'est pas chez le rétameur bien sûr. Phé-

mie l'a laissé tomber : le grand ressort est cassé.

— Ça ne fait rien ; rendez-la-moi tout de même.

— Puisqu'on vous dit qu'elle est en réparation, entêté !

Je renonçai à la montre.

— Je voudrais aussi ravoir mon porte-monnaie.

— Avez-vous quelque chose à y mettre ? dans ce cas, je vous le prêterai un moment.

— Non, pour sûr ; sans ça, je ne le demanderais pas ; c'est ce qu'il y a dedans que je veux.

— Phémie en a besoin pour payer l'horloger.

Moi, ça me monte ; me reculant encore un peu, toujours par rapport au bâton, je criai : Tenez, je vais vous le dire : vous êtes deux crapules !

— Diable ! c'était vif et peu flatteur pour votre femme et votre beau-frère.

— Oh ! entre parents... et puis on voit bien que vous ne la connaissez pas, ni son frère non plus.

— J'en conviens, je n'ai pas cet honneur.

Mon homme se mit à rire aux éclats : Ah ! ah ! cet honneur, s'écria-t-il, quelle bonne blague ! non, vrai, vous êtes cocasse comme personne, ajouta-t-il en me donnant une maîtresse claque dans le dos.

— Dame, répliquai-je, j'ai pensé qu'en parlant des membres de votre famille, je devais témoigner certains égards.

— Laissez-moi donc tranquille, farceur ! Avec ça, je n'ai eu que le temps de filer, et raide : l'animal de beau-frère avait levé son bâton d'une façon si menaçante que j'en ai encore la chair de poule. Ce qui m'a le plus humilié, c'est que Phémie s'est montrée à la fenêtre ; elle riait comme une folle en me montrant mon porte-monnaie... les femmes, c'est tout de même pas grand-chose ! J'ai pris mes jambes à mon cou en criant à Phémie : Toi, tu me le paieras ! tu peux compter dessus. Et me voilà sans montre et sans porte-monnaie.

— Et sans femme, ajoutai-je.

Il fit un geste d'insouciance : Oh ! ça on s'en passe mieux que de pain.

— Et qu'allez-vous faire ? demandai-je avec intérêt.

— Ce que je vais faire ? me répondit-il, tout à coup affaissé, je vais faire un somme, je me sens tout chose.

— Ma foi, je crois que vous avez raison... Après ces émotions, cela vous remettra.

— Oh ! émotions... Et le gaillard, les yeux clos,

## UNE CONSOLATION



Elle. — Je suppose que tu aurais été plus heureux si tu ne m'avais pas épousé.

Lui. — Sans aucun doute ; mais je ne l'aurais jamais su.

s'endormit en effet. Seulement il ne tarda pas à tomber sur mon épaule, ceci ne m'alla que tout juste, d'autant plus que l'haléine du dormeur, un peu trop chargée d'éfluves incommodes, m'arrivait de nouveau en plein visage. Je redressai doucement mon gênant voisin ; il poussa un profond soupir, ouvrit les yeux à demi, et reprit son somme. Nouveau laisser-aller sur mon épaule, nouveau redressement ; les compagnons de voyage riaient de mon ennui, et cela me chatouillait désagréablement. Après quatre remises en place successives, qui prouvaient plus de patience que je n'en avais constaté chez moi, je profitai d'un moment où l'assoupi était bien droit, pour changer de place ; j'avoue que je n'étais pas sans une certaine appréhension ; en effet, je vis mon homme osciller un moment, balancé par le mouvement du wagon ; puis, soudain, ne trouvant plus l'appui sur lequel il comptait sans doute inconsciemment, il roula sur la banquette d'abord, et s'échala les quatre fers en l'air sur le plancher. Il se releva furieux et m'apostropha avec une violence inouïe : Gredin ! c'est vous qui m'avez fait tomber ! vous, à qui j'ai confié mes secrets de famille ! Vous êtes une canaille ; je vais vous démolir...

Mais le train ralentissait sa marche, nous étions arrivés à Amiens. Je m'empressai de descendre ; on ne discute pas avec les hommes pris de boisson. Mais mon pochard me poursuivit, toujours m'injuriant. On voyait bien qu'il titubait ; mais malgré cela j'étais horriblement contrarié tout de même. Il est partout des gens qui disent sentencieusement : *In vino veritas* ; on s'arrêtait pour nous examiner ; mon persécuteur répétait obstinément : Je lui ai confié mes secrets les plus intimes, c'est un lâche ; il va aller raconter mes affaires partout...

Par bonheur, dans la rue des Trois-Cailloux, le mari de Phémie s'étendit par terre... mais je vous prie de croire que je m'arrêtai pas, moi, pour l'aider !

CHARLES LEXPERT.

Ripans Tabules euro tho blues.

THÉÂTRE-ROYAL

WEBER ET FIELD

La troupe de Weber et Field, comme la troupe de Hart qui l'a précédée, figure au premier rang dans les variétés.

Le Théâtre Royal était bondé de monde à chaque représentation, et a eu un plein succès.

Weber et Field restent inimitables, comme par le passé.

Ce que les spectateurs ont surtout applaudi et admiré sont les tours de force, les merveilles d'équilibre, d'agilité et de souplesse des frères Braatz. La hardiesse de ces acteurs est étonnante. La grâce et l'aisance de leurs mouvements sont plai-



santes.

Une nouveauté à Montréal a été donnée par les musiciens réalistes. Drummond et Stanley, qui ont joué en musique le Chœur des forgerons de Trouvère, avec de vraies enclumes pour instruments.

Mlle Bert Whiting est une charmante personne qui chante et interprète bien. Miles Letha Glenroy et Maud Huth ont été rappelées plusieurs fois.

Ajoutez à cela une foule d'autres variétés théâtrales exécutées par des acteurs et des actrices de première classe. Le programme du Royal, pour cette semaine, nous paraît l'un des plus riches que nous ayons encore vus.

La semaine prochaine on jouera The Tramp Boy.

LA DURÉE DE LA VIE

Un statisticien a calculé la durée moyenne de la vie dans différents métiers ou les diverses professions.

Voici les résultats auxquels il est arrivé :

- 32 ans pour les journaliers.
  - 41 ans pour les scieurs de pierres, sculpteurs, compositeurs et lithographes.
  - 44 ans pour les bottiers et tailleurs.
  - 47 ans pour les serruriers et forgerons.
  - 49 ans pour les charpentiers, maçons et peintres en bâtiment.
  - 54 ans pour les boulangers, brasseurs et bouchers.
  - 58 ans pour les jardiniers.
- Les professions libérales présentent les chiffres suivants :
- 49 ans dans la médecine.
  - 54 ans dans la magistrature.
  - 57 ans dans le professorat.
- La plus haute moyenne se trouve parmi les membres du clergé et atteint 67 ans.

Quant aux journalistes, ils sont immortels...!

LES COLONELLES DE L'ARMÉE ALLEMANDE.

Les états-majors des troupes de l'empereur Guillaume ne comptent en ce moment pas moins de huit officiers en jupons, dont sept dames et une petite fille officiellement pourvues du brevet de colonel.

Ces "officières" sont : l'impératrice Frédéric, doyenne de l'armée féminine, qui est depuis 1861 en possession de son grade : la princesse Frédéric Charles, veuve du prince Rouge, vient en seconde ligne sur cette liste, et la reine Victoria d'Angleterre occupe le troisième rang. Viennent ensuite, dans l'ordre de leur nomination : la princesse Albert de Russie, femme du régent de Brunswick ; l'impératrice d'Allemagne, nommée il y a environ deux ans, la duchesse de Connaught, fille du prince Frédéric-Charles et la reine régente des Pays-Bas.

La petite fille qui figure sur les cadres de l'armée allemande est la jeune reine de Hollande, et la duchesse d'Edimbourg, qui est colonnelle dans l'armée russe et fait partie de l'état-major particulier de l'empereur Guillaume.

LA PERFECTIONNEMENT DU TÉLÉPHONE.

Une révolution va, paraît-il, être apportée dans l'emploi du téléphone.

Si nous en croyons une information de source américaine, les jeunes personnes qui servent actuellement d'intermédiaires vont être incessamment remplacées, pour la mise en relation des abonnés par un appareil automatique vraiment pratique et ingénieux. Au bureau central se trouverait cet appareil distributeur des communications, relié lui-même à chaque poste téléphonique. Chez tout abonné, l'installation du téléphone comporterait, en dehors des organes habituels, un petit clavier composé de cinq touches, dont les quatre premières correspondraient aux unités, dizaines,

GATE-MÉTIER



Madame.—Tu ne devrais pas intervenir quand j'élève Alfred.  
Monsieur.—Qu'ai-je fait ?  
Madame.—Tu sais, hier, quand je l'ai condamné à lire tout haut trois chapitres des Devoirs du chrétien, parcequ'il avait pilé sur la queue du chat...  
Monsieur.—Ah ! oui ; j'ai tué le chat.

centaines et milliers des chiffres formant les numéros des inscriptions des abonnés.

Les choses ainsi disposées, si l'on veut téléphoner à l'abonné portant, par exemple, le no 2319, on presse la touche des unités neuf fois, celle des dizaines, trois fois celle des centaines et deux fois celle des mille—et de suite l'instrument du bureau central vous fait entrer en relation avec ledit abonné. Quand la conservation est terminée, on presse la cinquième touche et tout rentre dans l'ordre.

Ainsi donc, plus de perte de temps, plus d'attente crispante, plus d'"Allô ! Allô !" désespérés, plus de fragments de conversations intimes happés au vol. Célérité et discrétion !

ANNIVERSAIRE

L'oiseau bleu de la fantaisie,  
L'oiseau chanteur s'est envolé,  
Et c'est un sanglot désolé  
Qui doit rythmer ma poésie !

Plus d'accents joyeux, plus d'espoir :  
Ma vie est morne ou malheureuse ;  
Sur mon front que le souci creuse  
Je sens passer le vent du soir.

Le poids des dernières années  
Déjà fait chanceler mes pas ;  
J'entends un bruit vague, bien bas,  
Comme un vol de feuilles fanées.

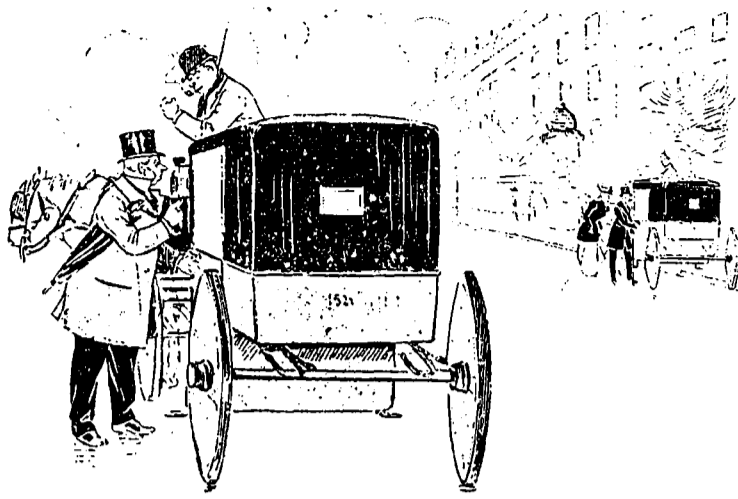
Le souvenir du temps vécu  
Emplit mon cœur de lassitude ;  
Je cherche dans la solitude  
Comme un refuge de vaincu.

Et j'aspire à la paix profonde  
Qui succède au dernier des jours,  
La douce paix qui vient toujours  
Guérir les douleurs de ce monde.

Car mon ange s'est envolé,  
Car mon enfant me fut ravié ;  
Et le ciel, qui dorait ma vie,  
Ténébreusement s'est voilé !..

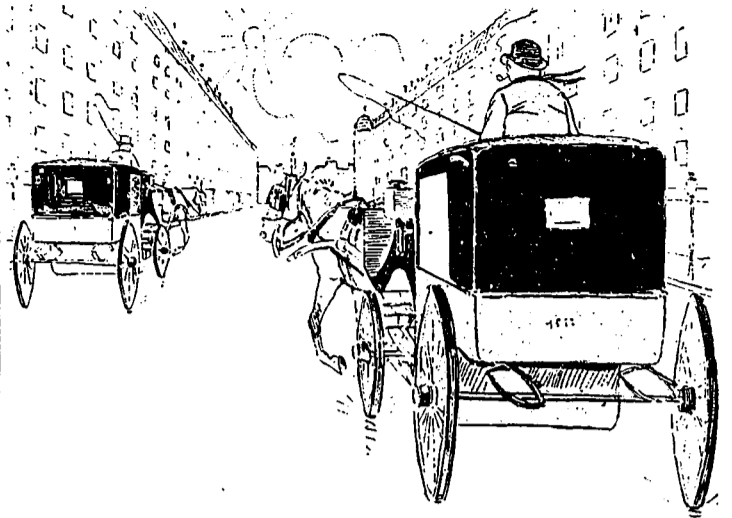
EUROPE LAMBERT.

# FATALE MEPRISE



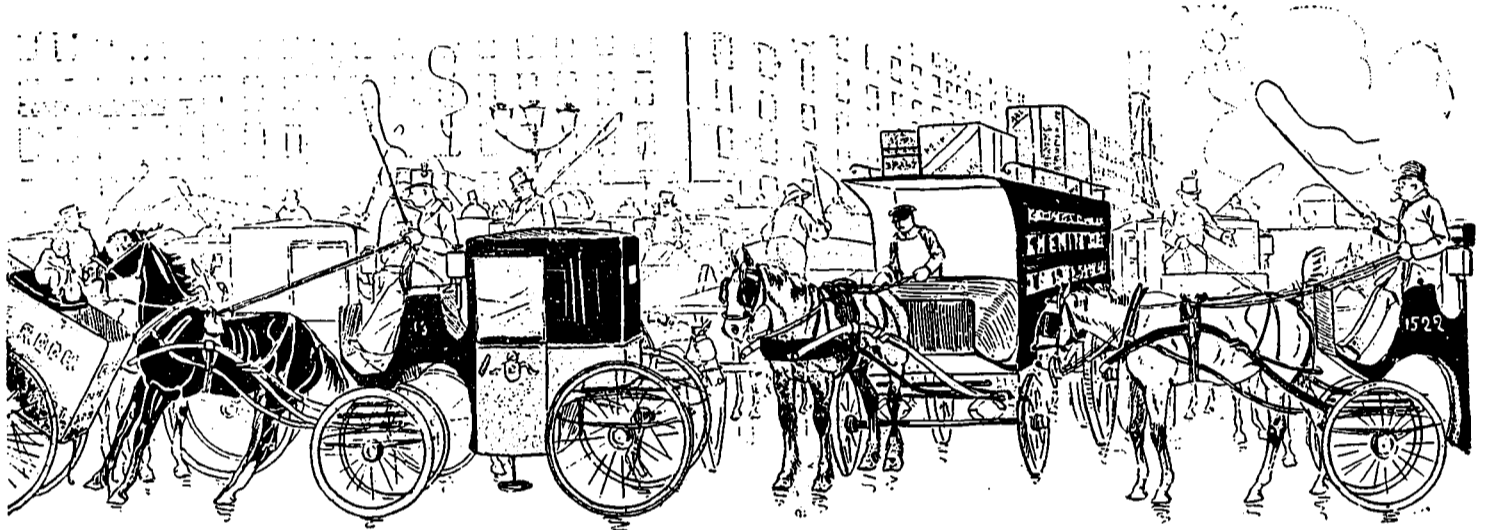
I

*Le riche monsieur, apercevant un couple monter dans la voiture d'en face. — C'est elle !... Cocher ! Suivez ce fiacre.*



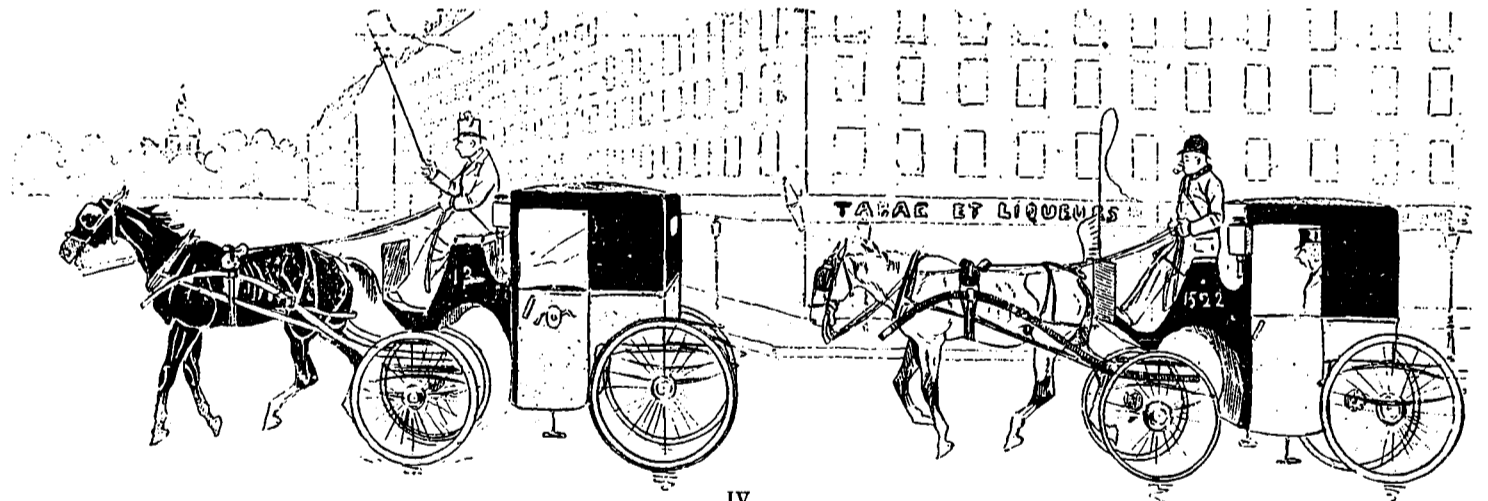
II

*—Amusez-vous bien mes amis, je vous guette.*



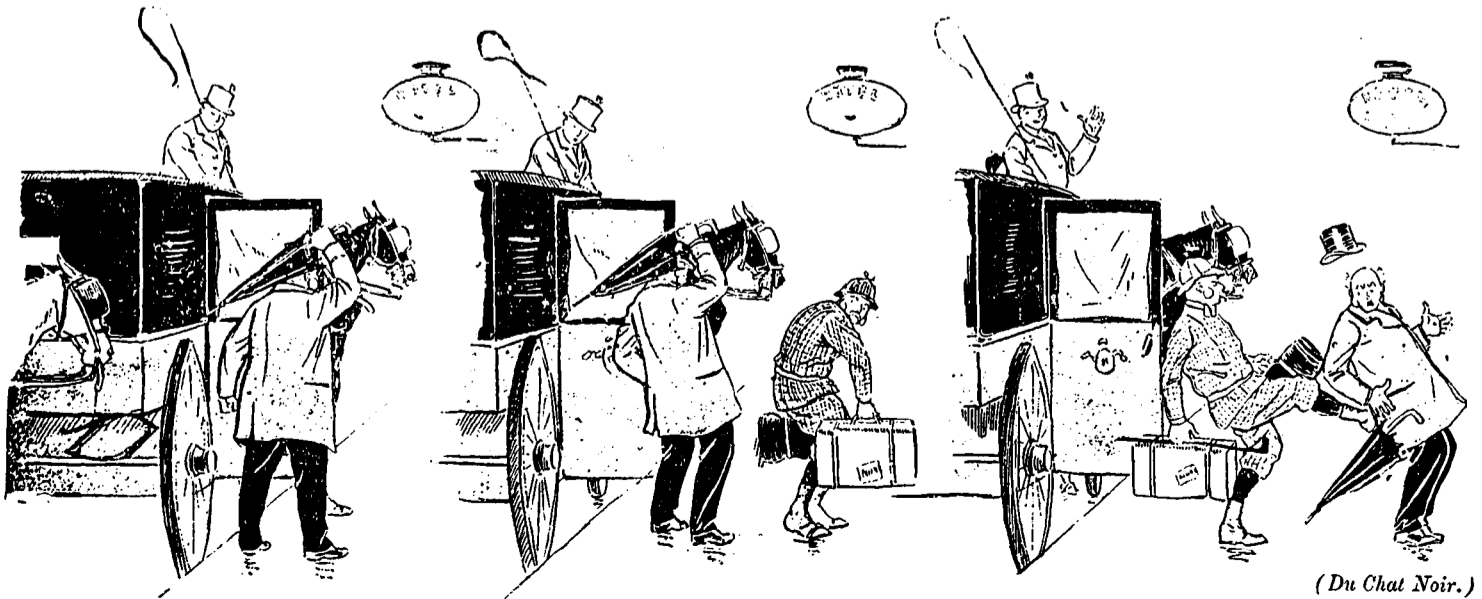
III

*Encombrement imprévu.*



IV

*—Mais je ne vous ai pas perdus de vue, tout de même.*



V

*—Voilà mon tour de rire.*

VI

*Hélas ! Le mauvais fiacre.*

VII

*La manière la plus simple d'expliquer un quiproquo.*

*(Du Chat Noir.)*



## MALENTENDU D'OCCURENCE FRÉQUENTE



*Barnabé (le lendemain d'une soirée de club). — Pourquoi ce saligot de Laurent n'arrive-t-il pas ? Déjà une heure en retard. C'est un dîner gâté.*

*Laurent. — C'est pourtant bien chez moi que Barnabé devait dîner ce soir ! Dire que j'attends depuis une heure.*

## LA CASCADE

I

Pimpin Toucas atteignait sa cinquante-deuxième année, lorsqu'après trente ans de bons et loyaux services, il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Olympe Toucas était né à Paris d'un maréchal des logis de gendarmerie, originaire de Capentras, et d'une paysanne des environs de Troyes. Sa mère, qui désirait une fille, ne pouvant se faire à l'idée d'avoir un garçon, choisit pour lui le prénom féminin d'Olympe. Elle le choya comme une fille, le laissa grandir avec la robe, ne lui donna pour jouets que poupées et chiffons, prenant soin de tenir hors de sa portée les soldats de plomb et les chevaux à mécanique que lui offrait son père. Elle l'appelait Fifi et l'initiait aux soins du ménage.

A vingt et un ans, Fifi tira au sort et amena un mauvais numéro ; mais, comme il était d'une complexion délicate, un peu myope et un tantinet court de taille, il fut exempté du service militaire.

Alors, avec la protection d'un ami de son père, il obtint un emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de la préfecture de la Seine.

Sa mère mourut, puis son père. Seul désormais, pauvre, timide, gauche et laid, il dût refouler en lui-même le trop plein de tendresse dont son cœur débordait. Il demeura célibataire.

\* \*

Sa vie, durant ces trente ans, avait été d'une régularité exemplaire. Toujours levé à la même heure, Fifi, ou plutôt Pimpin, — ainsi que ses collègues avaient coutume de l'appeler, du diminutif masculin de son prénom d'Olympe, — Pimpin raccommodait ses hardes, rangeait son linge, préparait son déjeuner, déjeunait. A onze heures précises, il arrivait à son bureau. La première chose qu'il faisait, après avoir accroché son chapeau, son pardessus et posé son parapluie, était d'effeuiller son calendrier ; puis il passait ses manches de lustrine, époussetait son pupitre, s'assuyait, prenait du beau papier ministre, assujettissait son transparent, et, lentement, soigneusement, proprement, copiait, de sa belle écriture, les minutes rédigées la veille par ses collègues. A deux heures, il mangeait un petit pain. Vers cinq heures, il ôtait ses manches, rangeait son papier et ses plumes, toujours au même endroit, lissant son chapeau haut de forme, donnait un coup de brosse à son paletot, faisait reluire ses bottines, prenait son parapluie et partait. Il dînait au res-

taurant, faisait un tour de boulevard et se couchait à dix heures invariablement.

Le dimanche ou les jours de fête, l'après-midi, il se promenait. Sa promenade favorite était de flâner le long des quais en bouquinant. Quelquefois, il allait écouter la musique au Luxembourg. Quand il pleuvait, il venait entendre les vêpres à Saint-Sulpice. Entendre n'est pas le mot, car il s'endormait dès les premiers psaumes, pour ne se réveiller qu'au coup du *Magnificat*.

Il vécut ainsi pendant trente ans.

\* \*

Pimpin Toucas fit liquider sa pension de retraite qui s'éleva à deux mille francs. Avec les quelques économies qu'il avait réalisées, son existence était assurée.

Il passa son premier jour de liberté à ne rien

faire. Il sortit. Il marcha pendant quelque temps sans penser à quoi que ce soit, machinalement, et fut tout surpris de se trouver à la porte de son bureau. Le second jour, l'ennui le prit. Il fit un somme et bâilla le reste du temps. Le troisième jour, il décida de s'offrir, le lendemain, une petite débauche. Une envie lui était venue tout à coup de s'en aller à la campagne respirer l'air pur, entendre chanter les oiseaux, voir de vrais papillons voltiger sur de vraies fleurs. Il partirait dès le matin, déjeunerait à l'auberge, se coucherait à l'ombre, sur le gazon, essaierait de fumer un cigare, lui qui n'avait jamais fumé, et reviendrait le soir à la fraîcheur.

Le lendemain, dès huit heures, il était dans le bois de Meudon, éprouvant un étrange bien-être à se promener sous la feuillée tendre et nouvelle, à marcher dans l'herbe mouillée, à respirer l'air frais et embaumé du matin. Il se sentait rajeunir et redevenir enfant, et, dans la solitude du bois, tout joyeux et tout regaillard, il se mit à chanter, à sauter, à gambader et à courir comme un écolier qui fait l'école buissonnière. Il déjeuna dans un guinguette, but du picolo et mangea du lapin sauté. Il rentra le soir, absolument satisfait de sa journée et dormit comme un bienheureux.

Le jour suivant, qui était un dimanche, poussé par l'habitude, mais sans entrain et sans conviction, il fit sa promenade habituelle le long des quais. Il prit un livre dans la boîte d'un bouquiniste, le feuilleta, lut des passages, parut s'y intéresser. C'était un ouvrage illustré de nombreuses vignettes et contenant le récit de plusieurs excursions dans les Alpes. Au bout d'un quart d'heure, il fit signe au marchand, débattit le prix du volume et, après avoir obtenu un sensible rabais, l'acheta et s'en fut.

Il rentra chez lui et entreprit la lecture de son livre, s'émerveillant des sites représentés par les gravures. Il retourna plusieurs fois de suite sur les quais et acheta de nouveaux volumes relatifs aux Alpes, au Dauphiné, aux montagnes, etc., qu'il lut ou plutôt qu'il dévora.

Il s'éprit d'un bel amour pour ce pays dont les livres venaient de lui révéler les beautés, et ne rêva plus que pics neigeux, glaciers, lacs, cascades, grottes, torrents, sapins, avalanches, ours et chamois.

Le séjour de Paris lui devint insupportable. La vie au grand air, à la campagne, en pleine nature, voilà ce qu'il lui fallait. Au fait, pourquoi n'irait-il pas habiter en province, par exemple, dans ce beau pays de Dauphiné, où, avec ses 2,000 francs de rentes il vivrait heureux comme un chef de

## HEUREUSE PRÉVOYANCE



*Mlle Elise. — Partir à dix heures ! Papa n'a aucune objection à vous voir rester jusqu'à minuit.*  
*Monsieur Alfred. — Mais ça ne me donnerait que deux heures pour vous souhaiter le bonsoir.*

## QUAND ON EST MYOPE

bureau. Pimpin Toucas n'était pas l'homme des déterminations promptes ; ce n'est qu'après de mûres réflexions qu'il résolut de faire une petite tournée dans les Alpes.

Il semblait à ce bon Toucas qu'il allait partir pour un voyage d'exploration au bout du monde. Il acheta le *Guide Joanne*, la *Géographie du Dauphiné*, des cartes de l'état-major, une longue-vue, une boussole et un baromètre. Puis, il jugea bon de s'entraîner un peu. Il relut ses récits d'excursions et d'ascensions célèbres, et, en prévision des escalades prochaines, muni, à défaut de l'alpenstock, — qu'il comptait se procurer dans le pays même, — d'une canne ferrée à bout pointu, il gravit tour à tour la Butte-Montmartre, le mont Valérien, les rochers des Buttes Chaumont. Il monta au haut des tours de Notre-Dame, de Saint-Sulpice, sur l'Arc-de-Triomphe, sur la colonne de Juillet, la tour Eiffel, et, du sommet de ces monuments, pour s'accoutumer aux profondeurs des futurs précipices et au vertige, il regarda longuement les passants minuscules qui circulaient en bas. Quand il se crut suffisamment préparé, il revêtit un costume complet de touriste, acheté à la *Belle Jardinière*, boucla sa valise et partit.

## II

Il avait décidé de se rendre d'abord à Sainte-Milburge, petit village de l'Oisans dont il avait lu, dans son *Guide Joanne*, une description des plus alléchantes. Il arriva à Sainte-Milburge à la nuit close. La diligence de Grenoble le déposa devant la porte de l'auberge, où il fut accueilli le plus cordialement du monde. Il soupa de bon appétit ; puis, fatigué d'un aussi long voyage, s'alla coucher.

Le lendemain, quand il s'éveilla, très tard, le soleil éclaboussait les rideaux blancs de son lit d'une vive et joyeuse clarté. Il courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande, et eut comme un éblouissement devant le site admirable étalé sous ses yeux. En face de lui s'éparpillaient les maisons aux toits rouges du village ; au delà s'élevait une montagne à la crête dentelée de rochers, aux flancs tapissés de verdure ; puis des pics énormes, dressaient dans l'azur leurs cimes originales ; dans le lointain, vaporeux et rosés, se voyaient d'autres monts aux sommets couverts d'une neige éternelle.

Après avoir longtemps admiré tout cela, Pimpin s'habilla et descendit pour déjeuner. Il déjeuna ; puis, après avoir fait le tour du village, se dirigea vers le ruisseau, qu'il traversa sur un pont rustique, et poursuivit sa promenade en remontant le long de la rive opposée. Peu à peu, le sentier devint rocailleux et difficile. Le ruisseau coulait maintenant sur un lit hérissé de pierres, et son eau limpide et pure se brisait contre l'arête vive des cailloux, qui se paraient, à son passage, d'une collerette d'écume blanche. La gaieté de cette onde courante et murmurante l'enthousiasma. Il trempa ses mains dans l'eau : elle était glacée. Cela lui donna envie de boire. Il se coucha à plat ventre sur le bord et but à même le courant. Il était ravi : bien qu'en se relevant, il se fut aperçu que son pantalon était maculé au genou d'une tache de boue.

— Bah ! dit-il, cela s'en ira avec un coup de brosse,

Puis, tout haut :

— Voilà la vraie nature ! La belle, bonne, grande et vraie nature, la voilà !

Tout à coup, un bruit de chute d'eau auquel il n'avait pas pris garde jusqu'alors frappa son attention :

— Mais c'est la cascade, fit-il, la cascade annoncée par mon guide, le *Saut de l'Ourcin*.

Fort intrigué, il entra dans le lit du ruisseau, qui allait s'enfonçant entre deux murailles de rochers, et marcha pendant quelque temps, en sautant de caillou en caillou, dans la direction de la cascade. Le bruit se rapprochait de plus en plus. Il s'arrêta un instant pour respirer. Enfin, après une nouvelle série de sauts, il se trouva en présence du plus merveilleux spectacle qu'il eût jamais vu, et resta comme pétrifié d'étonnement et d'admiration.

\* \* \*

Le ruisseau se précipitait du sommet d'une



I

M. Tapotour est myope, mais par coquetterie il s'obstine à ne point porter de lunettes. Ce matin, il part pour la chasse. La toilette est longue, car M. Tapotour ne manque jamais d'enfiler les manches de sa veste croyant mettre son pantalon.



II

Devant un épouvantail à moineaux, il s'incline poliment, en demandant son chemin, croyant s'adresser à un paysan. N'obtenant naturellement pas de réponse, il continue sa route en faisant mille réflexions sur l'impolitesse des campagnards.



III

Chut ! Voici une compagnie de perdrix. M. Tapotour fait feu ! Fatale erreur ! Il vient de tuer le chef d'une bande d'oies. — M. Tapotour en est quitte avec une indemnité.



IV

Plus loin, il crut apercevoir un chevreuil, s'approche à pas de loup, épaule... et tue un pauvre bourriquet qui paissait paisiblement. — Nouvelle indemnité.



V

M. Tapotour est navré ; il vient de faire une troisième victime : son pauvre chien qu'il avait pris pour un lièvre.

— Décidément, voilà une bien triste ouverture ! Dire qu'il y a des gens qui ont de la chance et peuvent envoyer à leurs connaissances de pleins paniers de gibiers.



VI

Découragé, M. Tapotour s'apprête à rentrer chez lui. Mais ayant traversé une chasse gardée, dont il n'avait pas vu les écrits avertisseurs, il est emmené en prison par le garde champêtre. M. Tapotour a juré, mais un peu tard, de ne plus chasser sans lunettes.

(Le Petit Français Illustré.)

roche haute d'environ cent mètres. Tout d'abord, l'eau glissait sur une surface unie et polie, et tombait à pic en une seule nappe, comme du cristal en fusion. Mais, aux deux tiers à peu près de sa hauteur, le rocher devenait abrupt, inégal, hérissé d'arêtes et de saillies, où la masse liquide se brisait et se divisait, faisant mille singulières cascates, tombant et retombant, jaillissant et réjaillissant, se pulvérisant et formant une blanche et fine nuée, s'irisant aux rayons du soleil.

Sous le coup d'une émotion ingénue, Pimpin Toucas demeurait bouche bée, pris d'une sorte de crainte mystérieuse, ne pouvant se lasser d'admirer.

— Que c'est beau ! que c'est beau ! que c'est beau ! s'écriait-il. Cré matin, que c'est beau !

Il passa là le reste de la journée. Il y revint le lendemain, explora les alentours et contempla d'en haut le saut prodigieux qui faisait le torrent. Le rocher, qui formait l'immense degré d'où tombait la cascade, se prolongeait sur la rive droite, à pic également, faisant un angle presque droit, tandis que sur la rive gauche, c'était un amas de rocs superposés, laissant pousser entre eux d'énormes sapins.

Attiré par je ne sais quel charme irrésistible, Pimpin Toucas passa désormais toutes ses journées dans la contemplation de la cascade.

## ILLUSION D'OPTIQUE



I

(2 heures du matin.)

Rencontre d'un monstre épouvantable.



II

(Le lendemain.)

Le monstre tourné en auge.

—Que c'est beau ! que c'est beau ! que c'est beau ! répétait-il à chaque instant.

\*\*

On le vit, un matin, arpenter de ses maigres et courtes jambes la bande de terre et de rocher formant comme une terrasse au bord de l'abîme. On apprit qu'il avait acheté ce terrain, et l'on vit, quelques jours après, les maçons se mettre à l'œuvre et bâtir en cet endroit isolé une petite maison dont la porte donnait du côté du village, et dont les fenêtres surplombaient la cascade.

Quand la maison fut construite et qu'on eût, selon l'usage, arboré au bord du toit le laurier enguirlandé de rubans tricolores, tout le village défila devant, et les commentaires allèrent leur train :

Ce M. Toucas est toqué, dit le maire.

—C'est un diable qui se fait ermite, dit le curé.

—Quelque braconnier ! opina le garde champêtre en hochant la tête.

—C'est plutôt un innocent, avança une bonne vieille.

—Peut-être un sorcier, dit une jeune fille.

—Ou peut-être un amoureux déçu, soupira une veuve.

—Ça m'a tout l'air d'un ancien rat-de-cave, dit l'aubergiste.

—C'est un sage, prononça le maître d'école.

Toucas laissa dire, s'installa chez lui, et jouit paisiblement de la vue de sa cascade. Il touchait

enfin au bonheur, du moins il le croyait, le pauvre !

Cette cascade lui tenait au cœur, réellement ; il sentait qu'il n'aurait pu vivre sans elle, il en était devenu comme amoureux, au point même de ressentir là, dans son cœur, quelque chose qui ressemblait à de la jalousie. Ainsi, lorsque quelqu'un du village s'approchait du ruisseau ou de la chute d'eau, il devenait inquiet, méfiant, et surveillait, de sa fenêtre, les faits et gestes du promeneur.

Une fois, fatigué de se sentir observé d'une telle façon, un paysan, qui se désaltérait au pied de la cascade, lui cria :

—Hé ! bon Dieu ! n'ayez crainte, monsieur Toucas, je ne veux pas vous l'avalier votre cascade !

Une autre fois, ce fut une caravane scolaire qui vint s'ébattre sur les bords du Torrent. Toucas faillit devenir fou de rage en voyant les enfants, se mettant à trois ou quatre, pousser d'énormes pierres et les faire rouler du haut en bas de l'abîme. Il les gourmanda vertement ; mais comme ceux-ci ne l'écoutaient mie, il s'en vint, tout ému, trouver leurs maîtres, qui, sur sa prière, firent cesser ce jeu barbare.

A quelque temps de là, Toucas fut pris de tranges nouvelles. Notre homme était tranquillement assis près de sa croisée, lorsqu'il vit venir, remontant le cours du ruisseau et se dirigeant vers la cascade, trois messieurs, qu'il apprit plus tard être des industriels de la ville voisine. Ils

s'approchèrent de la cascade, la considérèrent quelques instants sans manifester le moindre sentiment d'admiration. Pimpin Toucas fut d'abord froissé de cette indifférence dédaigneuse.

—Tas de bourgeois, va ! lit-il.

Il saisit quelques-unes de leurs paroles, parmi lesquelles il distingua les mots d'usine, captage, transport de force motrice, etc. Puis, les trois hommes se consultèrent, paraissant méditer une ténébreuse affaire.

Toucas ne vivait plus, il se dressait sur la barre d'appui de sa fenêtre, dardant sur les trois personnages des regards chargés de menaces et marquant entre ses dents : captage ! captage !

Décidément, on en voulait à sa cascade !

—Eh bien ! ils ne l'auront pas, ma cascade, dit-il en appuyant d'une façon particulière sur ma cascade.

\*\*

Pompin Toucas acheta, de façon à ce que la chute d'eau fut entièrement dans son domaine, un certain espace de terrain qu'il fit clore, à gauche et à droite, en aval et en amont, d'une solide palissade. Le reste des économies y passa.

Pour le coup, les gens du village se mirent d'accord sur son compte ; on pensa qu'il était fou ; mais, comme sa folie ne paraissait pas dangereuse, on le laissa tranquille.

Enfermé chez lui, il se croyait à tout jamais débarrassé des importuns. Fol espoir. Un jour, arrivèrent, les uns derrière les autres, par rang de taille, suivant le sentier qui conduisait à sa maison, une dizaine de personnes, hommes, femmes et enfants. C'était une famille anglaise composée du mari, de la femme, d'une institutrice, de quatre garçons et de trois fillettes, qui, par l'organe de son chef, venait solliciter l'autorisation de visiter la cascade signalée par le Baedeker.

—De quoi ? dit Toucas, en fronçant le sourcil.

L'anglais, froidement, répéta sa demande.

—Non, répondit sèchement Toucas.

—Nô ? et pourquoi vô refiousez à moâ, John Saturday, esquire, le permicheune de voir le very beautiful caskède de vô ?

L'anglais eut beau insister, parlementer, objurguer, offrir de l'argent, pousser des aoh ! d'étonnement et de colère, et ce fut en vain, Toucas refusa énergiquement.

L'anglais se retira tout désappointé.

Il lui en coûtait pourtant au brave John Saturday, esquire, de s'être, sur la foi de son Baedeker, détourné de son itinéraire pour venir visiter une cascade réputée fort belle, dont on lui interdisait la vue et dont il entendait à quelques pas, le bruit tentateur. Il se retourna. L'incorruptible cerbère avait disparu. Alors, à un endroit qui lui semblait d'accès plus facile, il se mit en devoir d'enjamber la palissade.

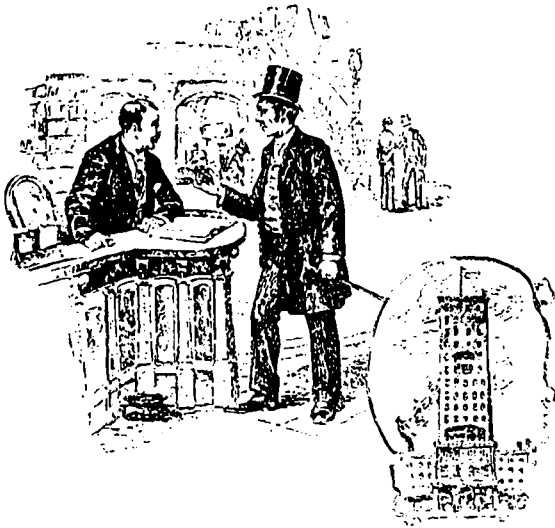
Tout à coup, maître Toucas, sortant de derrière un rocher comme un diable d'une boîte à surprise,

La nécessité est la mère des inventions



—Ah ! Vous dites que ma bière est brouillée ! s'écriait l'industriel. Eh bien ! je vais vous la passer au tamis, ajouta-t-il, en y ajustant sa chaussette.

## AUX PORTES DU CIEL



*Echirin de Montreal portant plainte dans un hôtel de Chicago. — Vous allez me descendre du vingtième étage. On y a fait de la musique toute la nuit.*  
*Le commis. — C'est un accident, voyez-vous. Nous nous sommes adonnés à bâtir vis-à-vis un chœur d'anges. Ils font de la musique tout le temps, comme vous savez.*

apparut, armé d'un lourd bâton qu'il brandissait d'un air peu rassurant. Et comme, à califourchon sur la palissade et à demi-empalé, John Saturday, esquire, essayait de parlementer notre héros, — je veux parler de maître Toucas — croyant entendre dans le véhément charabia de son interlocuteur des injures à son adresse, mais le voyant à peu près sans défense, empoigna simplement l'Anglais par le fond de son pantelon et le répandit de l'autre côté sur le gazon.

— Aoh! shoking! s'écrièrent en chœur l'Anglaise, l'intitutive et les petites misses.

John Saturday, esquire, se releva aussi prestement que le permettait sa noble corpulence. Il interpella Pimpin Toucas, lui disant qu'il se plaindrait à son ambassadeur, et parti clopin-clopant, suivi de sa tribu.

Après réflexion, l'Anglais ne jugea pas à propos de faire intervenir le représentant de sa très gracieuse souveraine près la république française, mais il écrivit au Club Alpin Français une longue lettre de récriminations. Le C. A. F. fit faire des démarches auprès de Pimpin Toucas, qui demeura inébranlable comme son roc. Les touristes se le tinrent pour dit et l'on n'en vit plus aucun se hasarder dans le voisinage. L'aubergiste même s'en plaignit amèrement.

## III

Pimpin Toucas n'était pas au bout de ses tribulations

L'hiver s'était écoulé sans incident. Mais, une nuit, vers le milieu du mois d'avril, on entendit de sinistres craquements, puis un roulement lointain qui alla se rapprochant de plus en plus et, en même temps, un souffle enragé de tempête, un tumulte confus de choses qui s'entre-choquent, qui se brisent et s'écroulent. Le sol et les maisons furent secoués comme par un tremblement de terre

Toucas, à qui il avait semblé, dans son som-

meil, entendre gronder le tonnerre, se réveilla, dès l'aurore, inquiet, sans se rendre compte de quoi, comme si quelque chose lui manquait. Il se dressa sur son séant et, comprimant les battements de son cœur, écouta avidement.

Un profond silence régnait; il entendit seulement le tic-tac de sa montre.

— Hé?... quoi?... la cascade?... le bruit de l'eau sur les rochers?... rien?...

C'était extraordinaire.

Il bondit à la fenêtre: plus des accide! De la saillie supérieure du rocher aucune eau ne tombait; seule, une légère humidité fluait sur la paroi du roc; par-ci, par-là, quelques gouttelettes, et c'était tout. En bas, au fond du gouffre béant, l'eau sombre et immobile semblait dormir.

A peine vêtu, comme fou, il se précipita dehors et vint vérifier de près l'étendue du désastre. Du pied de la cascade, il considéra pendant un moment le sommet du rocher, les yeux tendus et gonflés d'espérance, comme si l'onde allait revenir. Puis il remonta. En amont, le lit du ruisseau était à sec, autant dire.

Il poussa un terrible juron. C'était une farce qu'on lui avait faite, un jaloux, sans doute, l'aubergiste, peut-être, ou l'Anglais, qui pour se venger, lui avait escamoté sa cascade.

— Je saurai bien, fit-il, en prenant sa course vers le haut du ravin.

Certes, si c'était une farce qu'on lui avait faite, les bonnes gens du village n'y étaient pour rien, l'Anglais non plus. A quelques centaines de mètres en amont, une formidable avalanche, se détachant du flanc de la montagne, s'était abattue pendant la nuit au creux du ravin, en entraînant avec elle de gigantesque blocs de rochers qui barraient maintenant le lit du torrent. Celui-ci formait un petit lac dont l'écoulement se faisait en pente douce sur un autre point de la vallée.

— Voleur de sort! s'écria-t-il en montrant le poing au rocher.

C'en était fait: plus rien, plus de cascade, plus de nuages irisés, plus de joyeux bruit, plus de murmures, plus rien qu'un silence de mort.

Il pleura à chaudes larmes.

Ainsi il avait vécu plus de cinquante ans sans désir, sans curiosité, sans émotion, sans joie ni peine, à l'abri de toute tentation et de tout entraînement du cœur pour avoir, au soir de sa vie, l'âme troublée par une passion folle, insensée, ridicule et, ce qui était plus triste, pour se voir enlever brutalement l'objet même de cette passion!

— Non, ça n'est pas juste, s'écriait-il entre deux sanglots; ça n'est pas juste!

Il rentra chez lui navré. On ne saurait exprimer la douleur qui l'accabla pendant de longs jours. Les yeux tristes, le visage pâle, affreusement ridé, vieilli de dix ans, l'air hébété, il se traînait comme un corps sans âme. Il ne dormit plus. Au moindre bruit, il se levait, croyant le ruisseau revenu, se mettait à la fenêtre ou descendait vers la cascade; mais elle demeurait muette; il s'était trompé; une illusion s'était jouée de lui.

Une nuit qu'il était à sa fenêtre et contemplait, au clair de lune, son rocher désormais desséché,

## VICTIME DE SA RUSE



*Lui. — Dansez-vous, mademoiselle?*

*Elle, (qui le tient pour une scie venimeuse). — Non, monsieur.*

*Lui. — Tant mieux! Moi non plus. Nous allons passer la soirée ensemble.*

la lune vint tout à coup à se refléter dans le gourd, dont la surface, immobile et verdâtre, luisait à cent mètres au-dessous de lui. Ses regards se fixèrent sur cette clarté qui, du fond de l'abîme, semblait lui sourire et l'attirer et, comme fasciné par elle, il franchit petit à petit la barre d'appui et glissa, tête première, dans le vide.

MAURICE CHAMPAVIER.

## LES CURE-DENTS

SE SOUVIENNENT, ET CHANTENT

Sur les tables de restaurants à prix modiques,  
 Nous sommes les tristes cure-dents mélancoliques.

Toujours le voisinage banal  
 De la carafe (peut-être bien pas en cristal),  
 Et du pot, du petit pot disgracieux, où s'attarde  
 Bornibus (sa moutarde?)

Rêves enchanteurs  
 Des destins meilleurs...  
 Oh! devenir, comme nos seurs,  
 Les plumes fécondes d'un grand auteur!...

Mais ce songe n'est que mensonge:  
 Le dileur affamé nous ronge,  
 Eternellement taillés et retaillés—comme des ongles.

Puis parfois le bourgeois en joie  
 S'offre le régal royal d'une oie; [laire,  
 Et nous reconnaissons, dans le repaire de ses mo-  
 La chair, dont il fit sa chère, qui nous est chère....

Alors il nous souvient  
 Des jours anciens,  
 Et du soir d'automne où quelque servante accorte  
 Pluma notre pauvre mère devant une porte.

“ En fermant les yeux je revois  
 “ L'enclos plein de lumière,  
 “ La haie en fleurs, le petit bois,  
 “ La ferme et la fermière....”

Sur les tables des restaurants à prix modiques,  
 Nous sommes les tristes cure-dents mélancoliques.

FRANC-NOHAIN.



Photographie des dames auxquelles Cor, don a fait la cour durant l'été.

Portrait de la seule dame qui a fait de Paül à Corydon durant l'été.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE. — LES AMOURS DU CHEVALIER.

XXI. — LE RENDEZ-VOUS.

(Suite)

Enfin, un pas tout à la fois rapide et hésitant se fit entendre, et la jeune fille apparut à quelque distance. A mesure qu'elle approchait, sa forme svelte et blanche prenait, à travers les ombres de la nuit, l'aspect d'une apparition surnaturelle. On eût dit un de ces génies familiers, hôtes charmants des forêts de la fantastique Allemagne.

Denis se précipita au-devant d'elle.

La jeune fille haletante, épuisée par la fiévreuse rapidité de sa course et tremblante d'émotion, s'appuya sur son bras, sans prononcer une parole et se laissa guider par lui jusqu'àuprès du banc rustique dont nous avons déjà parlé.

Au milieu du profond silence de cette nuit étoilée, on entendait distinctement le faible bruit des pulsations réitérées du cœur de Marguerite. Elle appuyait ses deux petites mains contre sa poitrine violemment soulevée, et elle attachait son regard fixe et un peu étrange sur son cavalier debout devant elle.

—Marguerite... chère Marguerite... —murmura Denis. Mon Dieu! qu'avez-vous et que se passe-t-il donc?

En entendant le son de la voix de celui qu'elle aimait, la jeune fille tressaillit avec une sorte d'effroi.

—Raoul, demanda-t-elle en se levant, Raoul, jurez-moi que vous allez me dire la vérité toute la vérité.

—La vérité! toute la vérité! répéta Denis. Mais à quel sujet? à quel propos?

—Jurez!

—Eh bien, je le jure...

—Sur votre honneur!

—Sur mon honneur!

—Sur la mémoire de votre mère!

—Sur la mémoire de ma mère... Mais, au nom du ciel! Pourquoi me demander cet étrange serment?

—Ne le devinez-vous pas?

—Non, certes!

—Eh bien, vous allez tout savoir...

—Parlez vite, je vous en supplie, car vous devez le comprendre, je suis sur des charbons ardents...

—Connaissez-vous cet homme qui, depuis hier, est l'hôte de mon père?

—Le banquier Van Goët?

—Lui-même.

—Vous me demandez si je le connais?

—Oui.

—Je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois.

—Ainsi donc, jamais vous ne vous étiez rencontrés en face l'un de l'autre?

—Jamais.

—Ni le jour, ni la nuit?

Marguerite appuya sur ces trois derniers mots.

—Ni le jour, ni la nuit... —répondit le jeune homme avec un calme admirablement joué, quoiqu'il se sentit au moment de défaillir.

—Et, poursuivit Marguerite, et vous vous appelez bien Raoul-Hector de Navailles?

—Certes!

—Et vous êtes bien le fils du vicomte Aymer de Navailles?

—Eh! s'écria le jeune homme avec une feinte indignation, — qui donc a le droit d'en douter?

—Ah! —murmura Marguerite, avec une expansion délirante, —si vous dites la vérité, que le ciel soit béni cent fois...

—Marguerite... Marguerite... —demanda notre héros d'une voix suppliante, —que signifient ces questions étranges, qui me bouleversent et qui me rendent fou... J'entrevois sous mes pas un abîme, mais je ne puis deviner par qui cet abîme a été creusé!... Suis-je accusé? Par qui le suis-je? Que me reproche-t-on? Et vous Marguerite, vous qui êtes mon espoir, mon bonheur et ma vie, vous aussi, doutez-vous de moi?

—Je n'ai jamais douté, Raoul, —répondit la jeune fille avec une indicible tendresse, —si j'avais eu un doute, un doute réel au fond du cœur, serais-je venue? Non, je n'ai pas douté, mais, pardonnez-moi Raoul, je suis femme, je suis faible, j'ai tremblé, j'ai eu peur...

—Frémi! tremblé! eu peur! Pourquoi? Que craignez-vous?

—Ah! Raoul... si vous aviez entendu comme moi.

—Quoi donc?

—Ce que cet homme disait à mon père.

—Le banquier Van Goët, n'est-ce pas?

—Oui.

—Eh bien?

—Il parlait de vous.

—De moi? Mais il ne me connaît pas plus que je ne le connais moi-même.

—Oh! je vous crois! je vous crois, Raoul!

—Enfin, que disait-il... Je vous en supplie, parlez.

—Je n'ose vous répéter ses mensonges et ses calomnies.

—Pourquoi?

—Parce que vous ne me pardonnerez pas de les avoir écoutés jusqu'au bout.

—C'était donc bien odieux?

—Oui, bien odieux et bien infâme.

—Cependant, il ne m'accusait point d'être un voleur ou un assassin, je suppose.

—Il vous accusait, d'abord, Raoul, de porter un nom qui n'est pas le vôtre...

Le jeune homme haussa les épaules?

—Et ensuite? —demanda-t-il.

—Il vous accusait d'être le chef de cette bande d'audacieux mal-fauteurs qui ravagent ce pays...

—Denis se mit à rire d'un rire strident et en quelque sorte métallique.

—Et ensuite? fit-il pour la seconde fois.

La jeune fille reprit:

—Il vous accusait, enfin, d'avoir voulu l'assassiner, de votre propre main, il y a quelques mois, dans une petite auberge des bords du Rhin.

—Bravo! s'écria Denis, — bravo! Ce banquier Van Goët est un de mes ennemis, à ce qu'il paraît! Tuidieu! quelle imagination fertile! Le chevalier de Navailles, voleur de grands chemins! Franchement, je n'aurais jamais imaginé cela, moi qui vous parle! Et que répondait votre père à toutes ces belles choses?

—Il demandait la preuve.

—C'est précisément ce que j'aurais fait à sa place.

Et cette preuve, l'autre, le juif le banquier, trouvait assez embarrassante de la donner, j'imagine?

—Il la promettait, du moins... Un de ses gens est parti à franc étrier, il y a quelques heures, pour aller chercher à Manheim ce vieil ami de votre père dont il vous parlait à dîner, et qui, selon lui, affirmera que le véritable Raoul de Navailles n'a point le moindre rapport avec vous.

Denis devint excessivement pâle. Mais la clarté des étoiles était trop faible pour permettre à Marguerite de remarquer cette pâleur.

—Misérable calomniateur! s'écria-t-il, je te confondrai.

—Quant au reste, reprit la jeune fille, il se fait fort de vous tendre un piège dans lequel vous tomberez, et qui démontrera, jusqu'à l'évidence, que c'est bien vous qui avez tenté de l'assassiner.

—Toute la honte de cette folle entreprise retombera sur lui! répliqua Denis.

—Oh! que vous me rendez heureuse en parlant ainsi! murmura Marguerite.

—Jurez-moi de nouveau, ma bien-aimée, reprit le jeune homme, —jurez-moi que vous n'avez jamais douté... que vous n'avez jamais cru que celui à qui vous avez donné votre cœur fût infâme.

—Jamais, je vous le répète. Ma raison se troublait, par instants, mon épouvante allait jusqu'au délire, mais j'étais sûre de vous!

—Oh! merci! merci cent fois!

Et Denis, saisissant entre les siennes les deux blanches mains de Marguerite, les couvrit de baisers.

Pendant quelques secondes, la jeune fille s'abandonna à une extase muette.

Tout à coup elle jeta un cri perçant.

Denis, de son côté, ne put s'empêcher de tressaillir et de mettre la main sur la garde de son épée.

Un bruissement sourd de branches froissées et de feuillages agités venait de se faire autour d'eux. Soudain, plusieurs troncs d'arbres semblèrent se dédoubler, et des formes humaines tranchèrent sur l'obscurité et enveloppèrent les deux jeunes gens dans un cercle vivant.

—Nous sommes perdus! murmura Marguerite à demi évanouie, en cherchant un refuge dans les bras de Denis.

Ce dernier tira son épée.

—Arrière! s'écria-t-il, arrière, qui que vous soyez! Le premier qui approche est mort.

Mais la pointe menaçante de son arme se baissa aussitôt. Une voix bien connue venait de murmurer à son oreille:—Silence, capitaine!... je vous salue!... c'est moi!... Roncevaux!...

## XXII.—RONCEVAUX.

—Silence, capitaine ! je vous sauve ! — venait de murmurer une voix bien connue à l'oreille de notre héros.

Denis, avec cette rapidité d'intuition dont il était amplement doué, comprit à l'instant même qu'il était en effet sauvé, et sauvé par un hasard si étrange et si inexplicable qu'il semblait, en vérité, tenir du miracle.

—Ah ! pensa-t-il alors avec un vif mouvement de joie, décidément mon étoile brille toujours là-haut, et plus que jamais, le diable me protège !

Et, en même temps, il dit tout bas à Roncevaux, en lui désignant Marguerite :

—Donne l'ordre de bâillonner cette jeune fille, mais doucement, sans lui faire le moindre mal et seulement pour l'empêcher d'appeler au secours ; je vais me jeter au-devant d'elle comme pour la défendre. Empare-toi de moi, qu'on me lie les pieds et les mains, et, qu'à ses yeux je paraisse ne céder qu'au nombre et à la violence, après une résistance désespérée. . . . .

—Compris, capitaine ! — répondit Roncevaux, qui, pour exécuter les ordres de Denis, se dirigea vers Marguerite qui se tordait les mains et répétait :

—Nous sommes perdus !

Tout ce qui précède s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire.

Roncevaux saisit à l'improviste les deux bras de la jeune fille, et avec l'adresse d'un homme habitué à ces sortes d'opérations, il les lui attacha le long du corps avec un mouchoir de soie.

—A moi, Raoul ! à moi ! cria Marguerite au comble de l'épouvante et du désespoir.

A cet appel, Denis s'élança l'épée haute et fondit sur Roncevaux comme l'aigle fond sur sa proie.

Pendant deux ou trois secondes les lames des épées se heurtèrent avec violence et des étincelles jaillirent à travers les ténèbres.

Mais Roncevaux avait échangé avec ses hommes quelques mots dans un langage étrange, incompréhensible pour Marguerite.

Deux ou trois bandits entourèrent le jeune homme. On lui arracha son épée. Il fut jeté à terre, garrotté et bâillonné.

Ceci fait, Roncevaux revint à Marguerite.

—Allons, ma belle enfant, lui dit-il, vous voyez que vous n'avez plus de défenseur, soumettez-vous donc sans résistance, et n'ayez pas peur, car aucun péril ne vous menace.

Et, comme la jeune fille continuait à pousser des cris inarticulés, Roncevaux lui passa un autre mouchoir autour du visage et le lui assujétit sur la bouche assez solidement pour la faire réduire au silence d'une manière absolue. Ensuite il l'euleva comme une plume, il franchit les clôtures du parc, toujours chargé de son léger fardeau et après avoir fait une centaine de pas environ, il se trouva dans un petit bois.

Plusieurs chevaux étaient attachés aux troncs des jeunes arbres.

Denis, dont on avait délié les jambes, arriva en même temps que Roncevaux.

—A cheval ! dit ce dernier, et que les prisonniers ne puissent s'échapper, vous m'en répondez sur votre tête !

Un des hommes prit Marguerite en croupe et l'assujétit à lui, au moyen d'une épaisse et solide ceinture de cuir.

Denis s'élança derrière Roncevaux.

La cavalcade se mit en marche, au galop, mais à travers champs, afin que le bruit du sabot des chevaux ne pût trahir le passage des bandits en frappant le terrain solide et durci de la grande route.

Roncevaux occupait d'abord la tête de la colonne.

Mais peu à peu il ralentit l'allure de son cheval, qui finit par se trouver le dernier.

—Maintenant, capitaine, — dit-il à Denis, — si vous le voulez, causez. . . .

—Oui, certes, je le veux, car j'ai bien des choses à te demander. Mais d'abord, où allons-nous ?

—C'est à vous de décider cela, capitaine. . . . Maintenant que vous voilà revenu à la tête des chevaliers du poignard, je remets en vos mains l'autorité suprême. . . . Je crois, cependant, que le mieux et le plus prudent serait de regagner Falkenhorst.

—Soit, allons à Falkenhorst.

—C'est, comme vous voyez, la direction que j'avais fait prendre à mes hommes, il n'y a qu'à les laisser marcher.

—Et maintenant, explique-moi. . . .

—Comment il se fait que nous nous soyons trouvés là, tout à l'heure, à point nommé, n'est-ce pas, capitaine ? interrompit Roncevaux.

—Justement.

—Vous ne devez guère le comprendre, en effet.

—Non, et cette rencontre, je l'avoue, me paraît venir d'un miracle.

—Beaucoup moins que vous ne le pensez.

—Comment ?

—C'est toute une histoire, mais elle est courte et je vais vous la conter.

—Je te promets un auditeur attentif.

—Figurez-vous, commença Roncevaux, que, depuis votre départ de Falkenhorst, un mauvais génie semblait prendre à tâche de faire échouer toutes mes entreprises. Rien ne nous réussissait, notre étoile avait si bien pâli, qu'on eût dit que vous l'aviez emportée avec vous. Bref, un découragement profond s'emparait de nos camarades, et je voyais avec épouvante approcher le moment où l'association des chevaliers du poignard serait forcément dissoute et où les audacieux aventuriers qui la composent se verraient réduits à chercher fortune chacun de leur côté, où à se faire honnêtes gens.

—Ce qui eût été triste ! murmura Denis.

—Désespérant ! appuya Roncevaux.

Puis, après une pause, il reprit :

—Pour éviter, autant que cela pouvait dépendre de moi, d'arriver à ces extrémités funestes, je résolus de donner des distractions à ma troupe, et je la conduisis, à droite et à gauche, à des expéditions hasardeuses et sans résultat.

—C'est bien là ce que m'avait dit Guillaume Enritch. . . . interrompit Denis.

—Quoi ! s'écria Roncevaux, vous l'avez vu ?

—Oui.

—Quand ?

—Hier.

—Où ?

—A Falkenhorst, pardieu !

—Ah bah ! vous êtes donc allé à Falkenhorst, capitaine ?

—J'en arrive.

—Et qu'y veniez-vous faire ?

—Te voir, mon brave Roncevaux, et te mettre au courant de mes projets d'avenir, dans lesquels je te donnais une grande place.

On sait que Denis ne mentait pas tout à fait en parlant ainsi. Nous avons dit plus haut que son intention bien arrêtée était, aussitôt après son mariage avec Marguerite, de ne rien négliger pour faire prendre Roncevaux.

Le lieutenant ne le comprit point de cette façon. Il serra avec effusion la main de son capitaine, et il reprit :

—Le hasard nous amena, il y a de cela huit jours dans les environs du château de Kergen. Je fis prendre des renseignements sur les habitants de ce château, et je sus qu'un jeune gentilhomme français était sur le point d'épouser une des filles du baron ; on ajoutait que cette même jeune fille aurait été dévorée par une bête farouche au sommet du mont Elster sans le courage et le sang-froid du gentilhomme français. . . . Ce détail me mit sur la voie. En me rappelant votre aventure du loup, des jeunes filles et de la chaise de poste, je me dis que ce gentilhomme pourrait fort bien n'être autre que notre capitaine. Je me fis faire son portrait ; il y avait identité entre son signalement et le vôtre. Mes soupçons se confirmèrent de plus en plus ; cependant je n'avais encore aucune certitude, et je ne voulais point risquer, en me présentant au château ou en vous faisant demander, de compromettre des plans que je ne connaissais pas. Sur ces entrefaites, on nous affirma que, dans une maisonnette isolée vivait seul avec sa fille un vieil avare tout cousu d'or, ex-intendant du baron de Kergen. Voici qui va nous occuper pendant quelques instants, pensai-je, et la nuit suivante. . . .

—Je sais, je sais, — interrompit vivement Denis, — dans ce vol et dans cet incendie si bien combinés, dans ces précautions prises de main de maître pour faire disparaître les traces et dérouter les démarches, j'avais reconnu le génie de Roncevaux.

Le lieutenant salua.

(A continuer.)

Montréal, 19 Janvier 1891. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M.D. *Mon cher Monsieur.*—Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements. Votre tout dévoué, C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.

Montréal, 12 Janvier 1891.—Je soussigné, certifie que ma femme tousait depuis six ans et mon enfant, âgé de quatre ans, depuis sa naissance. Tous deux ont été parfaitement guéris par l'usage de deux flacons du Sirop de Térébenthine du Dr. Lavolette.—ADOLPHE LEMAY, 863 rue St-Denis, Côteau St-Louis, conducteur boulanger chez Stuart & Herbert, No. 1010 Rue Rivard.

Montréal, Décembre 1890.—J'ai déjà eu occasion de me servir de diverses préparations à la thérebenthine et je m'en suis toujours bien trouvée dans les affections des bronches et de la gorge. J'ai dernièrement administré à plusieurs de mes enfants du Sirop de Térébenthine du Dr. Lavolette, et en ai obtenu des effets prompts et remarquables, surtout dans les cas de toux croupale. Mme Recorder B. A. T. DE MONTIGNY.

## LES YEUX

Or, j'ai rêvé ce rêve étrange...  
 Au fond d'une coupe que frange  
 Une lèvre aux reflets de sang,  
 Des yeux épars, des yeux sans nombre,  
 Émergeaient du milieu de l'ombre  
 En un éclair éblouissant.

Ils étaient bleus, regards de blonde,  
 Depuis le bleu pâle de l'onde  
 Jusqu'au bleu dur des outremer;...  
 Ils étaient noirs, regards de brune,  
 Noirs ainsi que des yeux sans lune,  
 Profonds comme la nuit des mers.

D'autres avaient des lueurs grises,  
 Ainsi qu'il en court dans les frises  
 Au crépuscule des hivers.  
 Il en était qui, très mobiles,  
 Sans fixer leurs teintes débiles,  
 Avaient des reflets presque verts.

Et tous ces yeux, brillants ou pâles,  
 Tous, émeraudes, jais, opales,  
 Me poursuivaient de leurs regards.  
 Les uns s'éclairaient de caresses,  
 Disaient les lascives paresseuses;  
 Les autres me fixaient hagards.

Et comme, la gorge haletante,  
 Je restais ainsi dans l'attente  
 Et ne pouvant me ressaisir,  
 Une voix s'éleva vibrante,  
 Qui dit: "Choisis, âme souffrante,  
 Choisis deux yeux à ton plaisir.

"Veux-tu des yeux de fiancée  
 Aux pures et chastes pensées,  
 Encor remplis d'illusions?  
 Veux-tu des yeux de courtisanes,  
 Pour qu'en leur profondeur tu glanes,  
 Les énervantes visions?"

"Préfères-tu ces yeux sans flammes,  
 Sourds à tous les épithalames  
 Que leur a murmurés l'amour?  
 Ou mieux ces yeux que rien n'éclaire,  
 Qu'un désir inquiet de plaire,  
 (Tais ou sévères tour à tour?"

Plus doux mille fois en leurs charmes,  
 Deux yeux troublants, voilés de larmes,  
 Dans la coupe seuls demeuraient...  
 Alors—chère extase bénie!—  
 En une tendresse infinie  
 J'ai choisi les yeux qui pleuraient!

EMMANUEL THOLLARD.

## PAS DE PRESSE

*L'ami.*—Tu viens de marier ta fille, laisse-moi te féliciter.

*Le père.*—Attends encore six mois.

*L'ami.*—Pourquoi cela?

*Le père.*—Je viens de recevoir les comptes du trousseau.

## AFFAIBLISSEMENT CERTAIN

*Elle.*—Mon cher, j'ai peur que tu ne sois pas bien; tu devrais t'assurer.

*Lui.*—M'assurer! Bonté divine! Quo me chantes-tu là? je suis aussi fort que je ne l'ai jamais été.

*Elle.*—Si je t'ai dit cela, ce n'est que pour toi; je croyais que tu affaiblissais.

*Lui.*—Et qu'est ce qui a pu te mettre cette idée-là dans la tête?

*Elle.*—Dans les premiers temps de notre mariage tu pouvais me supporter pendant trois heures sur tes genoux, et, aujourd'hui, tu ne peux pas prendre le bébé trois minutes.

## HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS

Magnifique feuilleton à bon marché

10 Cts - seulement - 10 Cts

Seconde édition du grand feuilleton à sensation,

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publié, contenant 88 pages grand format

SE VEND 10 CENTS SEULEMENT

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW &amp; JACOBS.....PROP. ET CERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 17 NOVEMBRE  
Après-midi et soir.)

LA GRANDE COMPAGNIE

— DE —

## WEBER &amp; FIELD

20 - Artistes - 20

Pas de rivale en Amérique. Succès sur toute la ligne.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

THE TRAMP BOY.

## QUEEN'S - THEATRE

SPARROW &amp; JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant LUNDI, 21 NOVEMBRE,  
matinées Mercredi et Samedi.

UNE OPERETTE CHARMANTE

## ROB ROY

L'événement le plus gai de la saison. Un succès sans précédent.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, au magasin de la Cie New-York Piano, à l'Hôtel Windsor et au Balmoral Hôtel, de 9 a. m. à 5 p. m.

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux  
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE OCTOBRE

24,500 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.  
Ecrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

VIN de VIAL

TONIQUE  
ANALEPTIQUE  
RECONSTITUANTLe Tonique le plus énergique  
que doivent  
employer Convalescents,  
Vieillards, Femmes,  
Enfants débiles  
et toutes personnes délicates.Au QUINA  
SUC DE VIANDÉ  
PHOSPHATE de CHAUXComposé des substances  
absolument indispensables  
à la formation et  
au développement de la chair  
musculaire et des  
Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. Toutes Pharmacies.

